

mélody GORNET

APITOXINE



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

À quelques semaines de la fin des cours, Gwendoline craque.
Les insultes sur son téléphone, les maladresses
de son père, les reproches de sa mère... quitter
Paris devient une question de survie.

Elle s'exile dans le petit village où vivent ses grands-parents,
qu'elle ne connaît pas. Ici, les gens suivent un autre rythme,
manient des codes qui lui échappent. Mais, loin de l'aider
à oublier, ces rencontres l'obligeront à regarder en face
les mensonges qui l'empoisonnent depuis l'enfance.

L'écriture intime et profonde de Mélody Gornet dresse
le portrait complexe d'une campagne isolée et de
ses habitants aux prises avec des secrets de famille
qu'on se transmet de génération en génération.

APITOXINE

MÉLODY GORNET

Mélody Gornet est née en 1991 dans les Vosges. Elle écrit (en cachette) depuis qu'elle a dix ans. Après son bac, elle se lance dans des études de psychologie puis d'éducation. Ne tenant pas en place, elle préfère se consacrer à l'animation de colonies de vacances et, surtout, à sa passion pour les voyages.

Aux éditions Thierry Magnier :

Tout revivre, coll. Grands romans, 2015

Les Filles du Nord, coll. Grands romans, 2019

Citron, coll. L'Ardeur, 2021

Les paroles des chansons citées p. 68 et 69 sont issues de *Dernière danse* de Kyo et *Bring Me to Life* d'Evanescence.

© Éditions Thierry Magnier, 2023

ISBN 979-10-352-0623-9

Éditrice : Charline Vanderpoorte

Assistante d'édition : Juliette Gaillard

Illustration et maquette de couverture : Futur Radieux (Jonathan Ghodsi)

Maquette intérieure : Amandine Chambosse

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

mélody GORNET

APITOXINE



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

*À Éliisa, Lucile, Caroline,
et ceux qui reconnaîtront ces paysages.*

5 JUILLET 2020

Toutes les images de la petite place se superposent dans ma tête comme une série de calques.

Il fait déjà chaud, malgré un vent léger qui balaie des papiers par terre. Mes pensées vagabondent, et je vois cet endroit en flashbacks, le même lieu, d'autres jours. Sous la bruine d'un après-midi ; ou givré et scintillant au petit matin ; ou l'automne, jonché de feuilles mortes. Je cligne fort des yeux pour essayer de me raccrocher au présent. On est le 5 juillet 2020. Il est 8 h 57. La supérette va bientôt ouvrir et je patiente à côté d'une grand-mère appuyée sur son cabas.

Plus de cinq mille. C'est le nombre de fois où je suis passée par ici. Sous l'orage, l'air strié de gouttes et des feuilles arrachées aux platanes par les bourrasques. Sous un ciel embrasé de fin d'après-midi, dont le feu se reflétait dans l'eau de la fontaine. Décorations de Noël et d'Halloween. L'appartement où je vis avec mes parents et mon frère est

à cent mètres. Depuis mes trois ans, deux fois par jour, cinq jours par semaine, trente-huit semaines par an, je traverse cette place pour aller à l'école, au collège, au lycée. C'est plus de cinq mille images qui ont dû, à un moment, se stocker quelque part dans ma mémoire.

Le rideau de fer de la supérette remonte dans un fracas strident. Il me faut moins de cinq minutes pour en faire le tour. Première à la caisse, je paie un mini-pot de glace à la pâte de cookie, trois abricots et une boîte de tampons.

Les tampons sont mon alibi. Il me fallait une excuse pour sortir, m'accorder un moment seule avant mon départ. Un instant de liberté : celle de manger une glace à neuf heures du matin sans que personne ne vienne me le reprocher. Je m'assieds sur un banc près de la fontaine et sors de ma poche la cuillère à soupe que j'ai prise dans le tiroir de la cuisine. Je ne fais jamais ça d'habitude, mais je m'appête à quitter tout ce que je connais, et j'ai besoin d'un peu de courage.

Quand la glace fond dans ma bouche, les images des autres jours cessent de me hanter. Je me concentre sur le froid, le goût sucré et crémeux. La légère douleur dans mes dents, ma langue qui s'engourdit, la sensation de gel qui descend de ma gorge à ma poitrine.

Ma poitrine. De deux doigts contre ma jugulaire, je vérifie que mon pouls est toujours là. *Aucune raison qu'il ait cessé de battre, tu vois ? Bam. Bam. Bam.*

Pendant le confinement, deux choses m'ont obsédée. La première : cette place est juste à l'angle de la rue et, depuis ma fenêtre, je ne peux pas la voir. Je ne l'avais jamais remarqué. Je l'ai traversée cinq mille fois, et quelques-uns seulement de ces passages ont réussi à s'imprimer dans mes souvenirs. Les autres, introuvables, sont des moments de ma vie qui auraient pu ne jamais se passer.

La deuxième chose, c'est une question. Comment est-ce qu'on sait que son cœur est encore en train de battre ? Je ne sens pas le mien. J'essaie de me répéter qu'il n'y a aucune raison qu'il s'arrête, et pourtant... Il n'y avait pas de raison que le monde entier s'arrête non plus.

L'heure tourne. Je jette le mini-pot de glace vide dans une poubelle, croque dans la peau duveteuse d'un abricot sur le chemin du retour.

Juste derrière l'angle, je suis chez moi. Je badge en bas, puis décide de gravir à pied les marches des trois étages. J'aimerais bien pouvoir affirmer que ce n'est pas la culpabilité de la glace qui m'a poussée à bouder l'ascenseur. Arrivée en haut, je reprends mon souffle un instant avant de tourner ma clé dans la serrure.

« Il était temps ! J'espère que ta valise est prête, je t'em-mène à la gare dans un quart d'heure. Qu'est-ce que tu faisais dehors ?

- Il me fallait des tampons. »

J'agite la boîte dans la direction de mon père, assis à la table du salon. Je vois qu'il prend sur lui pour ne pas

lâcher un « beurk » de réflexe – mon frère, lui, ne se serait pas gêné. Son nez se retrousse un peu, et il cache son malaise en plongeant son visage dans son bol de café. Il fait des progrès.

« C'est des abricots ? » demande ma mère qui, une tranche de pain grillé à la main, passait de la cuisine au salon. Elle tire légèrement sur le sac en papier que je tiens contre moi.

« Oui. Tu en veux ?

– Non merci. Pourquoi est-ce que tu grignotes chaque fois que tu vas en courses ?

– Ça va, c'est des fruits...

– Du sucre », elle corrige en s'asseyant. Elle tend la tartine grillée à mon père et reporte son attention sur sa fais-selle nature.

« J'avais pas pris de petit déjeuner », je tente, déjà lasse.

Elle hausse les épaules. « Les repas, ça se prend à table. »

J'ai passé le confinement à vérifier que mon cœur ne s'arrêtait pas de battre, ma mère l'a passé à surveiller et à tenter d'enrayer ma prise de poids. Avant, elle était de mon côté pour essayer de convaincre mon père d'arrêter de considérer mes règles, mes soutiens-gorges et mon corps de fille comme un phénomène intimidant et vaguement répugnant. Jusqu'à ce qu'elle décide que je passais de « trop ronde » à « vraiment trop ronde ». Je réprime un

soupir. Jamais elle n'a prononcé le mot « grosse ». Comme si c'était vulgaire.

Je lâche le sac avec les deux derniers abricots sur la table et vais chercher mes affaires dans ma chambre. Je vérifie que mon téléphone éteint est bien rangé dans le tiroir de mon bureau, le ferme à clé, et fixe celle-ci sous le meuble grâce à une boule de Patafix. Une minute plus tard, ma valise est posée devant l'entrée, prête à partir avec moi, à quitter la ville, l'appartement étroit et son air que je ne supporte plus. Timothée, mon frère, n'a même pas pris la peine de se lever pour me dire au revoir.

Depuis la fin du confinement, on ne se supporte plus. C'est paradoxal, quand même. Nos deux mois ensemble se sont passés sans trop d'accrocs. On devait être sous le choc. J'ai laissé couler l'obstination de mon père à télétravailler depuis le salon sans supporter le moindre bruit alentour, les monologues de mon frère sur le minimalisme, la musculation callisthénique et la méditation, et la soudaine passion de ma mère pour la pâtisserie sans gluten – une aubaine, en disette de farine. Pâtisserie que je me devais de goûter, mais en des proportions qu'elle avait décidées : ni trop peu, pour montrer mon soutien. Ni trop, pour qu'elle ne s'approche pas de la ceinture de mon jean en scrutant le bourrelet de ma taille et en commentant les dramatiques « kilos de confinement » qui, visiblement, épargnaient le reste de ma famille mais s'acharnaient à m'accabler.

Je faisais mes devoirs dans ma chambre et passais mon temps à lire ou sur Instagram. Je sortais pour les

repas et applaudir à la fenêtre à vingt heures. Pour un moment de liberté dans la rue de temps en temps, une promenade avec attestation. Le sentiment que le monde s'était arrêté m'a réconfortée, au début. Et un soir, sans raison, je me suis demandé si mon cœur avait pu s'arrêter, lui aussi.

« Si ton cœur ne battait plus, tu le saurais », a décrété mon père. La question avait l'air de l'ennuyer profondément, et moi, je n'étais pas convaincue. Peut-être qu'on pouvait continuer à vivre quelque temps sans s'apercevoir de rien ? J'avais conscience de l'absurdité de ce doute, mais il ne me quittait pas. Il est toujours là ; j'ai besoin de vérifier mon pouls pour me persuader que je suis encore en train de vivre.

Il fallait tenir, et on a tenu. Ce qui nous a fait craquer, je pense, c'est qu'après ces deux mois, on était toujours les mêmes. On s'attendait peut-être à ce que traverser une catastrophe ensemble nous rapproche, bouscule les rouages dans lesquels on était coincés depuis si longtemps, nous force à nous parler, à essayer de nous comprendre. On a fait des efforts tous les quatre mais on n'a réussi qu'à se supporter. Il était de plus en plus évident que notre famille n'était pas vraiment soudée.

« On devrait être cinq », a dit mon frère une fois. Assise à table, devant ma minuscule part de gâteau à la farine de châtaigne et au lait de noisette, j'étais presque soulagée qu'il balance une telle bombe et détourne l'attention de

cette nouvelle recette. Ma mère a baissé les yeux, mon père a froncé les sourcils. Timothée a insisté :

« On pourrait faire une visio, non ? Un apéro visio.

- Je ne sais même pas si elle a assez de réseau, là-bas », a dit mon père.

« Elle », c'est ma grande sœur, Astrid. Elle vit au Monténégro, dans un petit village montagneux dont elle envoie de temps en temps des photos à ma mère. J'aurais aimé la connaître, malgré nos presque dix-sept ans d'écart, mais elle est partie y vivre avec son copain alors que je n'étais qu'un bébé, et n'est jamais revenue. Supposer qu'elle n'a pas de réseau, c'est une façon de nous protéger d'une certitude : elle ne veut pas nous voir. Toujours pas.

« Moi, je trouve que c'est une bonne idée quand même, ai-je dit pour voler un peu au secours de mon frère. C'est pas très long, un apéro visio, et ça changera des cartes postales.

- L'apéro, c'est gras », a tranché ma mère. Son hors-sujet m'a presque mis un haut-le-cœur. Je suis sortie de table.

Papa a trouvé une place de parking pour pouvoir m'accompagner sur le quai, et il a même insisté pour m'acheter un truc à grignoter pour le voyage. J'atteins ma place tant bien que mal, en manœuvrant ma valise, mon sac à dos, mon café frappé et ma tranche de cake au citron. Il y a du monde dans le wagon, une petite colonie de vacances en occupe la moitié. Personne ne fait attention à moi. Est-ce que j'ai arrêté d'exister ? Deux doigts sur la jugulaire, je me concentre pour capter le battement qui prouve que je suis encore en vie. J'aspire mon café glacé à la paille ; amertume et caramel. Je pense à mon père qui grimace à l'idée que mon corps puisse faire couler du sang toutes les quelques semaines, à ma mère qui calcule mentalement toutes les calories que j'ose manger. C'est mieux que ce soit lui qui m'ait amenée à la gare. Sinon, je n'aurais eu qu'une bouteille d'eau pour le trajet.

Le front contre la fenêtre du TGV, je regarde l'arrière des bâtiments défiler de plus en plus vite. Des façades sales, du linge suspendu à une fenêtre, puis les maisons mignonnes de la Seine-et-Marne. Quand je finis ma part de gâteau, le TGV s'est élancé sur des rails qui traversent des collines vertes. J'ai l'impression de voyager dans un fond d'écran de vieux PC de salle informatique.

Deux heures plus tard, je rencontre ce que ma mère appelle la « vieille Micheline » : le train de ma correspondance semble tousser à chaque effort, prêt à rendre l'âme. On doit être une dizaine dans le wagon, à tout casser. Il n'est pas climatisé et je somnole dans la chaleur de plus en plus écrasante. Comme je n'ai pas mon téléphone, j'ai noté toutes les gares que l'on traverse avant la mienne, et j'ai bien fait : les arrêts ne sont même pas annoncés, ni affichés. On s'immobilise sur des quais à voie unique, je vérifie leur nom sur le panneau, puis je regarde quelques passagers descendre. À chaque fois, ils sont moins nombreux à monter.

Quand j'arrive enfin, je commence à suivre deux voyageuses qui traversent les rails. C'est la première fois que je me retrouve à la hauteur des roues et du ballast. Il flotte dans l'air un parfum entêtant, indéfinissable. J'ai l'impression que c'est l'odeur du soleil. Mais ce sont les champs couverts d'herbes et de fleurs, que j'ai vus en m'approchant du village, les buttes boisées, au loin. Ma grand-mère est censée m'attendre ; je la cherche des yeux. J'espère qu'elle

me reconnaîtra du premier coup. J'espère qu'elle ne m'a pas oubliée, que je ne devrai pas emprunter le portable de quelqu'un pour l'appeler.

Je contourne le bâtiment de la gare qui a l'air fermé depuis longtemps – une planche est même clouée en travers d'une fenêtre. De l'autre côté, une placette, trois voitures garées, une mobylette. Je devine immédiatement qui est la silhouette qui se tient à côté et me fait un signe de la main : Maëlle.

« Gwendoline ! Par ici ! Bienvenue ! »

Elle a la voix claire et qui porte. Elle a tellement d'assurance que j'ai peur de ne pas être à la hauteur. Pour une fois, je n'ai pas besoin de partir à la recherche de mon rythme cardiaque. Il tambourine dans ma poitrine.

« C'était pas trop long ?

– Non, ça va.

– Mamie a eu une course à faire, elle est désolée. Je vais te ramener à la maison en mobylette. Euh... »

Son regard me parcourt et je sens déjà le découragement m'envahir : elle ne s'attendait pas à ma corpulence. La mobylette ne supportera pas mon poids à l'arrière. Pour ne pas laisser le malaise s'installer, je propose tout de suite :

« Je peux aussi l'attendre, ne t'en fais pas. C'est gentil quand même.

– Hein ? Non, c'est moi qui suis trop bête. J'avais oublié que t'aurais une valise. »

On se regarde dans les yeux et je me mets à glousser. J'ai paniqué pour rien. Son aveu semble effacer une partie de la gêne entre nous. Elle réfléchit à peine quelques secondes et m'explique :

« C'est pas grave. Tu vas la tenir et la faire rouler à côté de toi, on va la déposer chez Nicole. J'envoie un message à Mamie. »

Elle me tend un casque et tape son message. Je n'ose pas demander qui est Nicole, ou ce qu'elle risque de penser quand on la prendra pour une bagagiste. Maëlle range son téléphone, enfourche la mobylette, et je m'installe maladroitement derrière elle.

« J'irai pas vite, elle crie dans sa visière. C'est tout près.

– OK.

– Fais pas ta timide et accroche-toi bien à moi. »

Je crispe une main sur la poignée de la valise à roulettes, et mon bras gauche autour de sa taille.

« Serre les genoux, cousine ! »

Je panique un peu mais elle démarre en douceur et roule au pas. Je l'entends rire de ma nervosité, sens son ventre se contracter. Après quelques minutes à peine, on s'arrête devant une maison en bord de route. Maëlle me dit de descendre de la mobylette et, comme si elle était chez elle, elle se penche par la fenêtre ouverte du rez-de-chaussée.

« Nicole ? Nicole ! »

J'ai envie de disparaître ; la propriétaire des lieux, elle, ne s'en formalise pas le moins du monde. Elles se font la

bise par la fenêtre, et Maëlle lui explique la situation. Elle me présente, je tends la main par réflexe et la vieille dame m'attire à elle pour une embrassade. J'essaie de ne pas penser au trajet que je viens de faire, à l'air recyclé des transports en commun, au risque d'apporter le virus. Elle nous dit de poser la valise dans le couloir de l'entrée, et l'affaire est conclue. Je remonte sur la mobylette, un peu plus à l'aise, et on s'élance à une vitesse normale, cette fois.

« C'est quelqu'un de notre famille ? je demande, curieuse, quand j'estime qu'on est assez loin.

– Non, juste une copine de Mamie. T'en fais pas, ça lui fera plaisir de la voir. »

Accrochée des deux mains à sa taille, je regarde le village minuscule qu'on traverse – un fleuriste, un boucher, une poste, une boulangerie, tous fermés – puis qui disparaît derrière nous. À l'intersection de sortie, Maëlle prend une voie qui se met à monter, raide, entre les arbres. La fraîcheur de la forêt me réveille un peu. Il doit être environ six heures, maintenant.

Je ne m'attendais pas à ça, comme accueil. Mais pour dire la vérité, je ne m'attendais à rien. Je suis venue sans téléphone, comme en catastrophe, en fuite, en cavale. J'ai besoin de réfléchir, de reprendre pied.

Au déconfinement, quand j'ai repris le lycée, j'avais la sensation confuse qu'il n'y aurait jamais de « retour à la normale ». J'ai commencé à m'habituer à la sensation que les choses n'avaient pas toujours beaucoup de sens. C'était le mois de juin, et les autres aussi semblaient se réveiller d'une trop grosse sieste, errer vaguement. Les épreuves du bac anticipé avaient été annulées, mais ça ne m'a fait ni chaud ni froid. J'étais fébrile d'une chose : revoir Robin en vrai.

Robin. On a passé une bonne partie du confinement à discuter. Ça a commencé avec des textos pendant les cours en visio, puis on s'est entraîdés pour nos devoirs. Après quelques semaines, on s'envoyait des mèmes

jusqu'à tard dans la nuit. Je n'en avais parlé à personne, et je pensais que lui non plus. J'étais loin de me sentir amoureuse. Mais il était plutôt mignon, et gentil, intéressant. Quelqu'un avec qui je pouvais parler, qui se montrait attentionné.

Dès la reprise des cours, on passait nos récrés ensemble. On traînait autour du lycée ou on s'asseyait sur un banc, en continuant à parler de tout et de rien. Discrètement, quand personne ne nous regardait, il m'effleurait la main, me caressait le bras. J'ai commencé à me dire : Pourquoi pas ? J'étais surprise que quelqu'un s'intéresse à moi et j'avais envie de voir où cela pouvait nous mener.

Un jeudi, mi-juin, le prof de maths a été absent. Dans mon groupe, on n'avait cours que jusqu'à midi, puis à quinze heures. On était vautrés dans le couloir du dernier étage, devant des salles de classe vides. De temps en temps, un pion passait et nous marmonnait de remettre nos masques correctement. Je scrollais en écoutant de la musique, un peu en retrait ; mes amies faisaient une autre option, et elles avaient cours, elles. Robin aussi se tenait à l'écart de ses potes, qui parlaient fort en se faisant tourner une bouteille de Yop. J'ai reçu un texto.

« Tu veux qu'on aille se poser ailleurs ? »

Mon cœur s'était emballé dans ma poitrine. Ce n'était pas de l'amour, ni vraiment de l'attraction, qui le faisaient battre, mais l'idée de l'inconnu, du jamais tenté.

« Où ? »

- Les toilettes du troisième. Je te rejoins dans cinq minutes. »

Il restait un quart d'heure avant la sonnerie, et je me suis dit : Pourquoi pas ? Le temps qu'il me rejoigne dans les toilettes, j'étais impatiente. On ne s'était jamais retrouvés seuls, isolés des regards. Un peu intimidée, j'ai décidé de ne pas réfléchir, et j'ai pris ses mains dans les miennes. Ses yeux me fuyaient. J'ai remarqué que ses cils étaient plutôt longs, observé sa bouche aux lèvres fines. Je lui ai dit :

« Tu veux qu'on s'embrasse ? Je l'ai jamais fait.

- Moi non plus », il a chuchoté. Il avait l'air si nerveux que ça m'a fait rire. En même temps, je me suis mise à culpabiliser. Et si c'était important pour lui, alors que moi, je voulais juste m'amuser, expérimenter ? Je n'avais pas envie de le blesser. J'ai fait un pas vers lui et je l'ai pris dans mes bras. J'ai appuyé mon corps contre le sien, bien consciente du regard qu'il a plongé dans mon décolleté avant que ma poitrine se plaque fermement contre son pull à capuche.

« On est pas obligés de vivre notre premier baiser dans les chiottes, hein. »

J'ai posé la tête contre lui et passé mes mains sous son pull. J'ai senti les siennes me répondre, se glisser dans mon dos, ses longs doigts pianoter lentement le long de ma colonne vertébrale. C'était agréable. Pas fou, juste agréable.

La sonnerie de la récréation nous a tirés de là, et cette fois, au moment où nos corps se sont séparés, j'ai réussi à capter son regard. Je lui ai souri, un peu gênée.

« On se parle plus tard ? »

Je l'ai laissé, et me suis sauvée rapidement. J'avais trop de questions en tête. Il avait l'air plus timide, plus réservé que moi, mais intéressé quand même. J'avais juste envie de profiter de l'attention d'un garçon, l'embrasser, peut-être aller plus loin, sans m'attacher. Est-ce que c'était mal, de vouloir être touchée, caressée, sans offrir de sentiments en retour ?

Mes copines étaient sûrement parties fumer devant le lycée, et je n'avais pas trop envie de parler, alors je me suis acheté un coca au mini-bar du foyer. La récréation a passé vite ; je suis remontée dans les couloirs en sirotant ma boisson à petites gorgées.

Quand deux filles de ma classe ont émergé de la cage d'escalier et m'ont vue, leurs yeux se sont agrandis. D'horreur, de gêne ? Elles sont restées à bonne distance. J'aurais dû comprendre ; au moins me douter de quelque chose. Mais les minutes qui ont suivi se sont déroulées lentement, très lentement. Comme le réveil d'une trop grosse sieste, comme tout depuis ce déconfinement.

Robin est arrivé dans le couloir, a fui mon regard et s'est installé plus loin pour attendre. Puis l'essentiel de notre classe de première a débarqué, précédé par son brouhaha d'éclats de voix et de pas frappant les marches de l'escalier.

« Champion ! » a dit Alan en tapant dans le dos de Robin, avec un regard vers moi. Et merde. Quoi ?